

Manamadurai le 30 juillet 2005

Journal du 27 au 30 juillet

En posant les pieds sur le sol indien, j'ai encore du mal à imaginer que je réalise enfin un rêve né il y a tant d'années.

Assis dans l'aérogare, Joaquim et moi nous nous regardons. Inutile de parler, nos pensées se rejoignent. Nous pouffons de rire en réalisant notre situation. Nous sommes à Madras (Chennai) à plus de 8000 Kms de chez nous. Nous nous préparons à passer la nuit dans l'aéroport sans avoir la moindre idée de ce qui est devant nous. Pour un pas dans le vide c'en est un ! Sentiment délicieux de liberté qui veut ignorer la petite voix de la raison qui se heurte à notre détermination Pas de Foi ? Pas de folie ? Pas de confiance en tout cas.

La nuit est longue dans l'attente du matin .Nous avons hâte de découvrir ce qu'il y a dehors.

Petits contretemps, les étudiants Français qui devaient arriver ne sont pas là .Un policier nous indique qu'aucun avion n'atterrit ou ne décolle de Bombay. «Il y a de l'eau jusqu'ici» nous dit-il en nous indiquant sa taille. Plus tard, nous avons appris que la mousson avait tué des centaines de personnes (plus de 800) et qu'il était tombé 97,4 cm d'eau en 1 heure (autant qu'en France en 1 année). Les paysans du Sud sont très inquiets car un dicton indien dit « pluies abondantes au Nord, sécheresse au Sud ». Ici, ils attendent la pluie depuis 18 mois.

Nous prenons un taxi pour nous rendre à Loyola Collège (université créée par le Père CEYRAC). Le matin tout neuf nous laisse déjà pressentir une journée très chaude.

La tête vaguement alourdie par une nuit d'insomnie, nous découvrons ce qu'est une ville indienne et son trafic. Il faut imaginer des flots discontinus de voitures, de camions, de cars, de mobylettes et de motos, des rickshaws à moteur, lancés à fond comme une horde sauvage, se frayant un passage à grand coup de klaxon dans un épais nuage de pollution qui vous prend à la gorge . La population indienne grandit à une vitesse vertigineuse (+ 15 millions par an). Le Père Ceyrac nous dit qu'il y a quelques années il y avait très peu de voitures à Madras.

Au passage, nous avons le temps d'apercevoir dans les bas côtés des familles installés dans des abris de fortune et quelques vaches très maigres fouillant de leur museau les détritiques à la recherche d'hypothétiques brins d'herbe. Plus loin, surgit d'un amas de tôles, un petit temple, par la fenêtre ouverte de la voiture nous parvient l'odeur de l'encens offert à l'un des nombreux dieux de la religion Hindoue.

D'énormes panneaux de publicité vantent les mérites de la société moderne. Ici comme à Madagascar, ces images nous semblent venir tout droit d'une autre planète.

Sur les trottoirs se pressent une foule nombreuse. Dans leurs saris multicolores, les femmes, princesses aux pieds nus, donnent à ce décor la lumière et la magie de l'Asie.

Mon cœur tréssaille, je suis en Inde. Elle est comme je l'avais imaginée et à la fois si différente. Je réalise que j'ai de nouveau tout à apprendre. Je connais l'Inde des livres, j'ai à apprendre l'Inde d'un peuple et de ses codes si complexes. Trois mois ce sera très court.

Nous posons nos sacs à Loyola Collège. Nous repartons presque aussitôt pour Central Station pour réserver les billets du train qui nous emmènera à Madurai. Malgré la fatigue, nous ne résistons pas à l'envie d'errer dans les rues adjacentes.

Nous attirons malgré nous l'attention. Visages clairs d'occidentaux dans des quartiers qui ne sont pas indiqués dans les guides touristiques. Nous dérangeons le temps d'un regard le ferblantier assis en tailleur, occupé à donner une forme à une feuille de métal. Pendant que là on décharge des marchandises sorties de sacs en toile de jute et protégées par de la paille. Partout une odeur d'encens. Elle provient de petits oratoires coincés entre la boutique d'objets religieux et l'atelier de réparation de motos. Des scènes de vie. La vie, envers et contre tout, sans désespoir. La vie malgré cet homme nu, d'une maigreur extrême, couché à même le sol, la vie malgré ces gens aux membres déformés par la faim ou la maladie. La vie malgré cette femme âgée, mais l'est-elle vraiment ? Mendiant sa nourriture. Et le miracle, là derrière le pilier de la gare de l'enfant universel jouant d'un rien et dont le rire en cascade nous ramène dans le monde des vivants.

Thanappan, le bras droit du Père Ceyrac nous accueille à la gare de Madurai. Après une heure de route, nous arrivons à « La ferme », petit paradis verdoyant. Nous nous installons dans notre chambre dont nous apprécions le confort. Nous avons beaucoup de chance. Des paons appellent, des oiseaux au chant inconnu se répondent dans les cocotiers voisins.

Pourtant les choses ne sont pas si idylliques qu'il le paraît. L'année dernière, le responsable de la ferme se sentant lésé dans son indemnisation pour son départ en retraite a pratiqué la technique de la terre brûlée en détruisant en partie ce qui avait nécessité des années de travail. Vision de désolation pour ceux qui connaissait la ferme avant. Pourtant rien n'entame la détermination du Père Ceyrac qui à 91 ans a tant de projets (au sens d'un visionnaire) qu'il lui faudrait plusieurs « karmas » pour les réaliser tous. Petit clin d'œil à l'hindouisme parce que c'est très clair que sa source à lui c'est la Bible. Il a célébré pour le groupe une messe en pleine air en s'appuyant sur le texte de la multiplication des pains. Beaucoup d'émotion était perceptible dans sa voix lorsqu'il évoquait la compassion de Jésus pour la foule.

«Changer le monde commence par l'amour avant de vouloir changer les institutions » nous disait-il en conclusion. C'est valable pour l'Inde et pour partout ailleurs.

Enfin sur le terrain ! Nous entamons un chantier dans le village des lépreux. Nous commençons par des fondations (es-ce un signe ?). Il faut agrandir les maisons construites il y a plusieurs années. Elles sont minuscules. En effet, une famille entière s'entasse dans 3M sur 2.

La veille, Thanappan est venu parler aux personnes pour leur expliquer ce qui allait être fait. Le lendemain, ils nous attendaient à l'entrée du village. Des enfants étaient venus à notre rencontre. Il n'a pas fallu longtemps pour rompre la glace (si on peut dire avec une température de plus de 35°). Le langage n'est pas une barrière. Nous nous retrouvons côte à côte à découvrir les toits, enlever les chevrons, la pelle (l'appel... ?) et la pioche à la main. Sitôt que nous nous arrêtons les enfants viennent se blottir contre nous. Ils rient lorsque nous essayons de répéter leurs prénoms. Ils ont assez bien retenu le mien parce qu'Anna est aussi un nom indien. Joaquim a impressionné les hommes lorsqu'ils lui ont demandé son âge. Ils le trouvent encore très vigoureux à manier la pioche !